



Affiche invitant les jeunes Alsaciennes à s'engager au RAD.

(Coll. Musée de l'Abri, Hatten/Photo N. Mengus)

Libérée par les Américains

M. D.

M. D. est née en 1925 dans le Bas-Rhin. « Au collège, je parlais français avec une copine. Une personne nous a surprises et a réussi à savoir qui nous étions. Elle nous a dénoncées. J'ai été convoquée par le directeur du collège. Vertement sermonnée, je lui ai dit que nous nous racontions une blague sur un soldat allemand qui, à Paris, souhaitait acheter de la lingerie à sa femme. Le directeur conclu par cette mise en garde: « Vous avez de la chance que j'aie le bras long au *Sicherheitsdienst*, sinon vous alliez à Schirmeck ». Il fallait d'ailleurs saluer le directeur d'un « Heil Hitler! » quand on le croisait. On le fuyait donc autant que possible. J'avais aussi un camarade de classe qui a été déporté à Schirmeck ».

Atmosphère militaire

Ayant obtenu l'*Abitur*, M. D. est appelée au RAD (six mois de travaux agricoles, puis six mois de travaux en usine d'armement) en

mars 1944, après un passage au centre de recrutement de Saverne où elle subit, entre autre, une visite médicale. Elle est ensuite envoyée dans un camp dans le petit village d'Albeck, tout près d'Ulm. Elle endosse alors un uniforme. Avec ses camarades, elle est logée dans un dortoir où les lits superposés sont munis de sacs en paille. L'appel du matin se fait avec le salut au drapeau. « J'ai beaucoup souffert de cette ambiance militaire et nazie ».

Les jeunes filles sont ensuite dispersées dans des familles. « Je me suis retrouvée dans un foyer avec deux enfants, dans un milieu agricole. Nous étions employées aux tâches ménagères et aux travaux des champs. Quand la femme a compris que je venais d'Alsace, elle m'a dit: « Tu peux rester à la maison pour le temps des informations ». Je pouvais écouter les nouvelles de la radio suisse BÉromunster ».



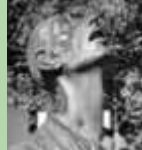
Il était fermement interdit aux jeunes femmes du RAD d'avoir des contacts avec les prisonniers français qui étaient, eux aussi, employés dans les fermes pour les travaux agricoles. Ils étaient logés dans une salle d'auberge, à proximité du camp. «A côté, il y avait un hangar à bicyclettes utilisées par les *Arbeitsmaid* qui travaillaient dans des fermes plus éloignées. Quand elles rentraient, elles laissaient les vélos dans la cour. J'étais toujours volontaire pour les ranger pour pouvoir rencontrer ces prisonniers. Mais un *Ortsgruppenleiter* a surpris mon manège. Le lendemain, la *Führerin* a annoncé qu'une *Arbeitsmaid* avait été surprise entrain de parler avec un prisonnier français. Je suis allé la trouver dans son bureau et je lui ai dit que c'était moi qui avait salué les prisonniers et que je ne voyais pas pourquoi je ne l'aurai pas fait puisque je n'étais pas Allemande. A partir de ce jour, j'ai été mise en quarantaine au camp et soumise à toutes les corvées, dont celle des cabinets. Mon courrier était contrôlé et une perquisition a eu lieu chez mes parents.

Une amitié

J'ai été mutée à Böhmenkirch. Dans le train qui me menait à Geislingen, j'ai été contrôlée comme un soldat. J'étais probablement sous surveillance. A ce moment-là, j'étais très tentée de filer sur Strasbourg.

Arrivée à la gare de Geislingen, j'ai rencontré deux dames qui attendaient le bus que je devais également prendre. Nous avons échangé quelques paroles, puis une voiture est venue les emmener. A Böhmenkirch, je suis arrivée dans un camp de baraques (il y avait la baraque du réfectoire, du dortoir, des toilettes, des douches...). Nous dormions dans les mêmes conditions qu'à Albeck. Il m'a été interdit de sortir du camp pendant plusieurs semaines. Un jour où je bêchais au camp, une des deux dames de Geislingen m'a reconnue en passant et m'a invitée chez elle. J'étais méfiante.

J'ai travaillé chez des paysans. Le soir, lorsqu'on rentrait au camp, il fallait bien sûr se présenter à l'appel. Notre tenue était passée en revue. Je me souviens particulièrement des brodequins à clous qui devaient être



impeccables. Du reste, il fallait aussi ranger son armoire selon le schéma accroché à l'intérieur.

Mes parents m'envoyaient des tickets de ravitaillement pour acheter du pain et des saucisses. Avec une copine originaire de Mulhouse, nous pensions que nous pourrions nous ravitailler à la boucherie et à la boulangerie. Comme il n'y avait plus de pain, nous sommes allés chez la dame qui m'avait invité. Celle-ci travaillait à domicile comme couturière pour la firme de sous-vêtements Triumph. Cette personne, Madame H., s'est révélée être très gentille, simple et croyante. Je passais tous les jours devant chez elle. C'est ainsi que j'ai rencontré sa nièce, Madame J., dont le mari était porté disparu en Russie. C'était une famille absolument contre le régime nazi. De reste, le village n'était pas, dans l'ensemble, nazi, à part 4 ou 5 partisans. Tous les soirs, à 18 heures, on écoutait les informations de la radio anglaise chez Madame B. et fille, Madame J.

Puis, j'ai été mutée à Schwäbismund, dans une usine d'armement: on fraisait des pièces

probablement destinées à des bombes à retardement (*Zeitbomben*).

Dans cette usine, il y avait des femmes qui venaient de prison. L'une d'elle, Marcelle, une Française, venait d'Amiens. Leur nourriture ne devait pas être bien riche et elle me demandait de lui apporter du pain, surtout pour le week-end. Alors, je lui passais des tartines de moutarde (il n'y avait pas autre chose) aux toilettes. Dans cette usine, il y avait aussi des Slovénes, des Grecques et un peu de toutes les nationalités.

Les Américains arrivent

En février ou mars 1945, notre camp de *Kriegshilfdienst* a été fermé, car il y avait beaucoup d'alertes la nuit: le front se rapprochait



Char américain Sherman à Kientzheim.

(Photo N. Mengus)



lentement. On nous a alors annoncé que celles qui ne pouvaient pas rentrer chez elles - Strasbourg avait été libéré en novembre - devaient partir en Bavière. Heureusement, la nièce avec qui j'avais sympathisé a établi une attestation selon laquelle elle m'hébergeait; Madame H., elle, hébergeait mon amie de Mulhouse. J'y suis resté jusqu'en avril: les Américains sont arrivés le 24 avril 1945. A leur approche, quelques obus sont tombés. Ce sont les seuls bombardements que j'ai connus. La veille, nous savions qu'ils étaient dans le village voisin. Avec mon amie mulhousienne, nous avons pris nos vélos pour aller les voir. Nous étions survolées par des avions qui passaient à basse altitude. C'est seulement après coup que j'ai réalisé qu'ils auraient pu nous mitrailler! Et, le jour suivant, les Américains étaient là avec quelques tanks. Il y en a un qui s'amusa à tirer sur un réveil. Un autre avait quatre ou cinq montres au bras. Madame B. avait recueilli une baronne et sa fille, originaires de Prusse orientale, qui avaient fui devant l'Armée rouge. Les Américains entraient dans les maisons. Dans une pièce, chez Madame B., ils sont tombés sur le chien-ber-

ger et n'ont pas insisté. Lorsqu'ils sont entrés dans la chambre de la baronne, ils ont été accueillis, dans un anglais parfait, par un «On n'entre pas comme ça dans la chambre d'une dame!» et sont ressortis. Finalement, ils n'ont pas emmené grand chose.

Le retour à la maison, en mai, en wagons à bestiaux s'est fait par Mannheim (où se trouvait un centre dans lequel les gens étaient regroupés par nationalité) et par Ludwigshafen (où nous avons franchi le Rhin sur un pont de bateaux). Dans le train, je ne cessais de me demander comment était Strasbourg, si mes parents étaient toujours en vie et que ferais-je si je me retrouvais seule: je n'avais plus de nouvelles depuis novembre 1944!

A Strasbourg, je suis allé à pied chez un oncle qui résidait à la Robertsau. Il m'a rassuré sur le sort de mes parents. Mon oncle avait mis de l'essence de côté pour pouvoir me conduire chez moi. J'ai retrouvé mes parents la veille de la Pentecôte 1945.

J'étais complètement désorientée à mon retour. Puis, je me suis inscrite à la Faculté

pour faire une licence d'allemand. Mais il me manquait des notions de français pour les versions. A cette époque, nous vivions au jour le jour. Rien n'était facile. Après avoir obtenu un certificat de philologie, j'ai quitté la Faculté. Je me suis décidée à devenir assistante sociale et je suis entrée à l'Ecole d'assistantes sociales à Strasbourg qui était payante. La première année était mixte avec la formation des infirmières: il fallait payer soi-même sa tenue d'infirmière. Puis j'ai obtenu mon diplôme d'Etat d'assistante sociale».



Le centre ville de Strasbourg après le bombardement américain de 1944.
(Coll. *L'Ami hebdo*)